

PROLOGUE

Le vent d'automne s'engouffrait dans ma chambre et agitait doucement mes rideaux. La nuit me faisait signe.

Je ne pouvais résister à son appel. J'ôtai les couvertures qui me recouvraient, marchai jusqu'à la fenêtre, puis l'enjambai et m'élançai dans l'obscurité du milieu de la nuit.

Le vent poussait derrière moi tandis que je volais à travers les rues sombres de ma ville. Je me frayai un chemin au milieu des maisons de mes voisins endormis, me faisant par avance une fête du plaisir secret qui m'attendait.

J'étais tellement plongée dans le plaisir de mes sens que je fus surprise par l'apparition du clocher de notre église du dix-huitième siècle. La flèche chaulée en pattes d'araignée arrêta ma progression, me forçant momentanément à redescendre. Je restai suspendue dans l'air à hauteur du vitrail circulaire.

Bien qu'il fût totalement sombre, j'aurais juré qu'il me regardait sévèrement, comme un prêtre depuis sa chaire. Comme si ce vitrail me jugeait.

Pourquoi ne l'avais-je jamais remarqué dans mes précédents rêves ?

Une bourrasque me fouetta soudain le visage. Le vent était tiède et humide, iodé par la proximité de la mer.

L'église, la ville tout entière me parurent tout à coup oppressantes comme des murs de prison. Il fallait soudain que je voie et sente l'horizon sans limites de l'océan.

Je déployai mes épaules et rassemblai mes membres pour gagner en vitesse. Quittant d'un coup l'église, je me dirigeai vers l'air vivifiant et libérateur de la mer.

La civilisation disparaissait à mesure que je parcourais les falaises déchiquetées et les plages rocheuses de la côte du Maine.

Le flux et le reflux des vagues s'écrasant majestueusement contre la roche en dessous de moi m'attiraient de plus en plus loin, vers la mer.

Un éclair brillant sur un promontoire rocheux attira mon attention. La lumière brillait fortement et de manière inexplicable dans l'obscurité profonde de cette nuit sans lune. M'arrachant à la séduction hypnotique de la marée, j'amorçai une descente pour inspecter cette dérivation inattendue dans mon rêve récurrent.

Comme je m'approchais de l'affleurement de pierre, je m'aperçus que la lumière qui y brillait n'était pas celle d'un feu ou d'une lampe. C'était un homme.

Ce que j'avais pris pour de la lumière était en fait le scintillement de ses cheveux blond platine, si étincelants qu'ils chatoyaient malgré la faible lumière de la nuit. La silhouette regardait la mer, les mains dans les poches de son jean. L'individu avait l'air jeune, peut-être seize ans, comme moi.

Je m'approchai encore un peu, mais pas trop près. Je voulais le voir, mais sans être vue.

Son visage était flou dans la faible lueur, mais je sentis immédiatement une intense connexion avec lui. Une attirance. Il avait les yeux verts et une peau étonnamment bronzée. Avec des cheveux si blonds, j'aurais imaginé découvrir une peau très blanche.

Il changea de position et je pus voir ses yeux en amande et sa fossette au menton. Mais plus j'observais son visage, plus il semblait changer.

Ses yeux paraissaient à présent bleus et non verts. Son nez s'allongea imperceptiblement, et ses lèvres semblèrent s'épaissir.

Il ne paraissait plus jeune comme moi, pas vieux comme mes parents non plus, mais sans âge.

Ses traits devinrent parfaits, anguleux, et sa peau s'éclaircit, comme si sa chair se muait en marbre froid. On aurait dit qu'un sculpteur avait transformé un humain de chair et de sang en une créature éthérée.

Il se tourna et me regarda fixement, comme s'il savait que j'étais là depuis tout ce temps. Il me lança un horrible sourire. Un sourire cynique.

Heather Terrell

Son visage parfait n'avait plus rien de la sculpture d'un ange. C'était plutôt celle d'un démon, et je compris aussitôt que je regardais le visage du mal absolu. J'ouvris la bouche pour hurler de terreur.

Puis je tombai.

Je touchai le sol avec un bruit sourd. J'en eus en tout cas l'impression.

J'ouvris les yeux et découvris que j'étais dans ma chambre, couchée sur mon lit bateau. La faible lumière du soleil matinal commençait à percer à travers les rideaux. Mon rêve avait été si réel que je me serais presque attendue à me réveiller couchée sur le promontoire plutôt qu'à la maison sous mes couvertures douillettes. Le rêve s'accrochait à moi. Je me frottai les yeux comme pour l'effacer lorsque j'entendis une voix familière m'appelant dans l'escalier.

— Ellie ?

J'étais encore sous l'emprise de mon rêve, comme droguée. Je remuai les lèvres pour répondre, mais ne pus émettre qu'un croassement rauque.

— Ellspeth ? Il est l'heure de se lever.

Le charme s'évanouit instantanément. Ma mère semblait irritée et m'avait appelée par mon prénom. Elle ne m'appelait Ellspeth, ce prénom démodé qu'elle savait que je détestais, que quand

elle était vraiment fâchée. Je recouvrai ma voix et répondis :

— Je descends dans une minute !

Je m'extirpai de mes draps et glissai hors du lit avant de me traîner jusqu'à ma coiffeuse sur laquelle j'avais posé mes habits pour la journée. Je fus parcourue par un frisson. Mon souffle se matérialisait dans l'air. Pourquoi faisait-il si froid ?

Je jetai un coup d'œil circulaire à la chambre et m'aperçus que la fenêtre était entrouverte. Un tout petit peu, mais suffisamment pour laisser pénétrer la fraîcheur de ce matin d'automne dans le Maine.

Je ne me souvenais pas de l'avoir ouverte avant d'aller me coucher. Étrange, mais il m'arrivait parfois d'avoir des absences.

Je fermai la fenêtre, rassemblai mes vêtements et me dirigeai vers la salle de bain par l'étroit couloir.

Je fis couler l'eau chaude, versai du savon citronné sur un gant de toilette et me regardai dans le miroir pour la première fois de la journée.

Je tentai d'ignorer ces yeux bleu pâle, presque translucides qui, depuis toujours, du fait de leur étrange couleur indéfinissable, me valaient des regards curieux. Au lieu de cela, je tentai de songer aux choses sur lesquelles j'avais prise.

J'étudiai mon visage, me demandant pour la millionième fois comment dompter mes cheveux noirs, indisciplinés et raides. En bâillant, réveillée peu à peu par le soleil matutinal, j'attrapai ma

brosse et commençai le long et douloureux processus de démêlage.

L'éclat de la lumière du jour éloignait lentement le sentiment déplaisant que m'avait procuré la fin de mon rêve et me donna un peu de courage.

Peut-être en fin de compte arriverais-je à me sortir indemne de cette première journée de lycée.

Malgré tout, j'aurais préféré faire une avance rapide et m'épargner les années à venir, éviter les cancons, toutes ces choses qui jalonnent les années de lycée pour arriver directement à la fac.

Une heure plus tard, j'étais dans les couloirs bondés de têtes trop connues. Je m'approchai du nouveau casier qui m'avait été assigné en adressant une prière muette : « S'il vous plaît, faites que pour une fois le casier de Piper ne soit pas à côté du mien. »

Par un cruel effet du destin, j'étais systématiquement confrontée à la très populaire Piper Faires, que ce soit à la maison, puisqu'elle était ma voisine, ou à l'école. Nos noms de famille – Faires et Faneuil – m'avaient condamnée à jamais à être également sa voisine de casier.

Piper m'ignorait royalement à l'école et se comportait comme une amie à la maison. C'était compliqué. Cependant, notre inévitable promiscuité d'école et notre amitié de voisinage avaient des avantages : elles me conféraient une certaine immunité contre les coups tordus de son groupe d'amies.